

L'ITALIE

DANS L'ŒUVRE DE GABRIEL FAURE

S'il y a des esprits prédestinés, Gabriel Faure est l'un de ceux-là. Rhodanien, méditerranéen de goût et de culture, presque provençal par ses origines, il était naturellement tourné vers l'Italie. Au lycée de Tournon-sur-Rhône, où il fut élevé, il s'évadait déjà en pensée vers la mer latine :

J'écoutais moins ce qui se passait en classe que le murmure du fleuve qui coulait si près de moi : il allait vers cette Méditerranée qui baigne les terres de rêve dont nous lisons les noms sonores dans les auteurs grecs et latins.

Il est issu du Diois, dans la Drôme. Sa maison de campagne, le Seillon, y est sise en bordure de la route du mont Genève qui vit passer Hannibal. Près de là, des villages portent des noms latins : Luc, jadis Lucus; Aouste, autrefois Augusta; Die, qui fut Dea Vocontiorum :

Est-ce d'avoir marché mes premiers pas sur la route deux fois millénaire qui me donna, si jeune, le désir de la terre latine?

Etudiant en droit, il fit son premier voyage à Florence après l'exaltante lecture du *Lys rouge*. Un peu plus tard il visite les lacs. Il en rapporte un récit, *L'amour sous les lauriers-roses*. *Les Amants enchaînés* furent écrits à Pérouse en 1920. Ces deux ouvrages sont moins des romans que des confidences ou des impressions de nature.

On y sent passer le souffle de d'Annunzio, dont l'auteur vante particulièrement *Il piacere*. Le romantisme de la volupté y règne dans le caractère italien et dans les paysages. Il y a bien du vrai dans ces descriptions enthousiastes de sites délicieux dont les noms ont une musicalité incomparable : Bellagio, les jardins Melzi, Poldi, la villa Giulia et tant d'autres :

L'âme païenne, écrit-il, palpite encore ici. Pareils devaient être les jardins de Vénus Aphrodite.

Cet appel au paganisme ne correspond pas à l'actuelle réalité italienne; il montre comment Gabriel Faure la comprenait alors, en disciple de la Renaissance qu'il est peut-être resté. La même impression ressort de cet épisode des *Amants enchaînés* où l'amour profane est mêlé au divin sans qu'on puisse dire lequel des deux l'emporte sur l'autre. Georges Richaud a conduit son amie Mme Fonteney au sanctuaire d'Assise. Tour à tour un moine et Georges offrent des fleurs à la jeune femme, celui-là les roses sans épines de saint François, celui-ci des roses sanglantes, hérissées de dards. Lequel des deux symboles préférera-t-elle? Ils continuent leur promenade : « Indifférent au spectacle, Georges regardait Mme Fonteney qui épinglait à son corsage un bouquet où elle avait mêlé les roses rouges aux pâles roses de saint François. » Un épicurisme lyrique et quelque peu païen avec de beaux paysages et de grands noms harmonieux : telle est, en face de l'Italie, la première attitude de Gabriel Faure.

Les *Heures d'Italie* furent une révélation. On y reconut une âme d'artiste, d'humaniste, d'amoureux, un poète qui vibre et qui chante.

Dès l'arrivée outre-monts, G. Faure éprouve comme Goethe, comme Barrès, un ravissement : « Quand je franchis les Alpes, j'ai l'impression que mes yeux s'ouvrent de nouveau à ce que Léonard de Vinci appelait *la bellezza del mondo*. Je songe à ce doge aveugle qui, lors de la prise de Constantinople, tendait les bras vers les murs reconquis et demandait aux Croisés où il devait poser les

mais pour avoir l'illusion de posséder plus vite cette Byzance qu'il ne verrait jamais. » Plus heureux que le doge, G. Faure a vu l'Italie et la décrit à la façon d'un amant parfaitement informé. Se détournant des grandes villes trop connues, il s'attache de préférence aux petites cités, Orta, Brescia, Bergame, Parme, Modène, Bologne, Rimini, même à des villages. Il s'y sent plus à l'aise; il y est comme chez lui. Il aime y venir ou plutôt y revenir, car il en fait l'objet d'une fréquentation assidue :

Rien n'est plus agréable que de s'arrêter dans des cités familières où l'on peut sortir au gré de sa fantaisie : au coin d'une place ou d'une rue on sait quelque œuvre d'art vers laquelle on va joyeux et confiant, certain qu'elle vous accueillera avec une tendresse amie.

Cette attitude du voyageur est bien caractérisée par Edmond Pilon : « Un touriste qui a la joie de n'être qu'un visiteur ému et charmé. » Et quel avisé touriste ! Il abandonne aux novices les monuments trop tapageurs. Il fréquente les artistes originaux, non pas même les plus célèbres, dans leur ville ou leur village natal, là où ils furent le plus sincères, le plus conformes à leur génie, par exemple à Varallo Gaudenzio Ferrari, à Brescia le Moretto; il monte à Pieve di Cadore pour y mieux comprendre Titien. Il sollicite d'eux des émotions de premier choc; il écrit : « Ce qui est beau, c'est ce qui émeut »; et d'ajouter :

Dans les ouvrages d'art il n'y a guère que ce que nous y mettons, et nous les aimons suivant qu'ils répondent à notre idéal.

Sa méthode se recommande enfin de ce principe :

Pour admirer les belles choses, mieux vaut ne pas être chargé d'un trop lourd bagage d'érudition.

Ainsi préparé, G. Faure a exprimé comme nul peut-être avant lui, sauf Poussin dans un autre domaine, la beauté de l'Italie, gracieuse et magnifique, lyrique et reposante, voluptueuse et spiritualisée. Sommes-nous en

Piémont? Voici les rizières aux « épis lourds et serrés, couchés par vagues », tandis qu'une « douce lumière argente la campagne matinale ». Les lacs apparaissent voluptueux comme dans *l'Amour sous les lauriers-roses*. La joie règne dans cette évocation de la grasse Lombardie où, après une journée de pluie, les prairies nagent, les fossés regorgent, l'atmosphère est chargée de bien-être et de bonheur. A peine moins riche, l'Émilie est aussi pleine de charme : de grands bœufs blancs y labourent profondément la terre. Sur la mer passe la féerie de l'Orient. Les montagnes du Cadore ont des couleurs rutilantes. Voici la nuit dans la vallée de la Piave : l'été resplendit; les trilles se succèdent :

Nous frissonnons comme les amants de Vérone lorsqu'ils entendaient le rossignol qui chantait sur un grenadier dans le jardin des Capulet.

Enfin le Veneto agricole :

Quand Barrès parcourut ce pays que l'automne charge de fruits, il le trouva sociable et voluptueux comme un *Concert de Giorgione*.

Cette volupté délicate et enivrante apparaît jusque dans les paysages les plus spiritualisés, comme ceux de Sienne et d'Assise. Rappelons-nous cette page sur les soirs de Sienne où G. Faure décrit la danse des lucioles, symbole à ses yeux de l'esprit de sacrifice sans lequel il n'y a nul amour humain ni divin :

Se donner, voilà l'acte unique et sublime qui nous élève au-dessus de nous-mêmes. Par ce soir de juin je comprends sainte Catherine se jetant pantelante aux pieds du divin Epoux.

Le même sentiment inspire G. Faure dans son pèlerinage d'Assise. Sans doute n'est-il pas très chrétien, ce visiteur qui loue saint François d'avoir été prêtre le moins possible, qui prétend que, pour l'admirer, il n'est pas nécessaire de croire. Mais le Poverello est l'apôtre de la vie spirituelle :

Je l'imagine, aux matins d'été, sortant de la Portioncule, allant à la rencontre des paysans, s'entretenant avec eux, les aidant dans leurs travaux; puis, la journée finie, après le repas pris en commun, devant la tranquille magnificence de la nuit étoilée, il leur disait les splendeurs de l'univers.

Image exaltante où, en plus des yeux, l'esprit et l'âme trouvent leur compte. A la vérité, toutes les descriptions qui précèdent dépassent les objets pour atteindre à la poésie. Elles comportent moins de couleurs que de lumière. Les lignes même y ont quelque chose d'idéal. G. Faure évoque dans ses *Heures* la classique et subtile manière de Poussin. L'a-t-il choisie pour modèle? La douceur du ciel italien la lui a-t-elle imposée? Elle convient à sa conception de l'art. Ce n'est pas par hasard qu'il reproduit la fameuse exclamation de Pline : « Haec est Italia diis sacra ». Un sentiment presque religieux anime cet admirable tableau de Vérone :

Une brume impalpable s'étend sur les toits, noie tous les détails. Plus que l'élévation, l'obscurité simplifie. Seules les choses essentielles demeurent. Nos yeux s'emplissent d'une vision qui sera définitive parce qu'à cette heure grave qui précède la nuit, nous regardons avec toutes nos facultés, avec notre esprit, avec notre cœur.

Pour admirer les belles choses, assure G. Faure, il vaut mieux ne pas être chargé d'un trop lourd bagage d'érudition. Nous ne sommes pas dupes de cette boutade. Son érudition est considérable. Ses *Heures* révèlent une très personnelle connaissance de l'art de l'Italie du nord. Mais, devenue le fondement d'une vaste culture, elle engendre un mélange de lyrisme et de précision qui fait l'originalité de ce « touriste » raffiné. S'il loue Jacopo della Quercia, c'est parce que ce sculpteur ne songe qu'à rendre les mouvements de l'âme. Il exalte dans Alberti un esprit complet, un véritable humaniste. Dans les fresques de Benozzo Gozzoli il admire, plutôt que l'élève de Frà Angelico, le disciple de saint François d'Assise. Ce que G. Faure demande à l'art, c'est à la fois

la vérité et l'âme. Si l'un des deux devait être sacrifié à l'autre, il conserverait l'âme. Il apprécie « le cœur plutôt que la régularité ». Si la perfection s'y ajoute, il ne la dédaigne pas; mais qu'elle soit obtenue par des procédés seulement, c'est ce qu'il réproouve. A ses yeux Pérugin manque de sincérité. Par contre, il admire en Vénétie, au palais de Strà, un plafond de Tiepolo, « une des plus heureuses visions d'art qui aient jamais enchanté les regards ». Même point de vue à Parme, à propos du Corrège qui est l'un de ses artistes préférés : « Allegri est le peintre de l'allégresse ». Il est ému par « cette âme toujours prête à l'effusion où les sensations arrivent ainsi que des ondes puissantes ». C'est que le Corrège est avant tout poète. Comme G. Faure, il laisse parler son cœur, il exprime « non par des sons mais par des couleurs toutes les musiques qui chantent en lui ». Ainsi comprise, la critique d'art devient une lyrique possession de la beauté des choses :

Qu'importe que je ne puisse dire au juste pourquoi ces œuvres me ravissent? Sais-je de quoi est fait le charme d'une rose qui s'effeuille?

Si l'on veut apprécier quelle source d'émotion alimente, au gré de G. Faure, toute la partie de l'art italien que représente le Corrège, qu'on relise cette déclaration :

Ne cherchez dans son œuvre ni psychologie, ni intellectualité, ni profondeur de pensée : n'y cherchez que la joie de vivre.

Nous retrouvons ici l'auteur de *l'Amour sous les lauriers-roses*. Avec plus de spiritualité nous le reconnaissons aussi en Titien, à Pieve di Cadore. Esprit précis, nullement romantique, épris de l'idéal que donne la vue des cimes, il est apte à saisir la beauté d'art et d'âme qui s'offrait à ce peintre ébloui :

C'est ici que Titien emplissait ses yeux de ces reflets fauves qui flottaient sur les objets comme les cheveux de la belle Flora sur sa divine chair. Et quand la nuit tombait,

quand la dernière lueur s'éteignait sur le dernier pic des Marmarole, il regagnait paisiblement la vieille maison paternelle et s'endormait avec elle d'un bon sommeil de paysan laborieux.

Gabriel Faure évoque souvent le passé politique de l'Italie. Ici encore on devine son érudition; mais ce n'est pour lui qu'un moyen de comprendre un pays où l'histoire est intimement mêlée à l'art, à la beauté, à la vie. Vérone serait-elle aussi belle sans l'histoire qui a modelé son visage? Les briques du vieux pont des Scaliger y semblent encore « teintes de sang coagulé ». Certains éléments du décor sont restés trop neufs en comparaison de ceux que le temps a patinés : tels les cyprès pluricentennaires de l'adorable jardin Giusti. L'auteur les en blâme : « Nous les admirons, nous ne les aimons pas ». Voilà le fin mot : la vie c'est de l'amour. G. Faure aime ici, comme en peinture, ce qui parle à l'âme. Les ponts, les tours de Vérone, sur qui l'histoire a laissé ses traces, ont de l'âme. Les cyprès n'ont pas : l'histoire ne les a pas touchés. En aucune ville le passé n'est resté aussi vivant, aussi poignant qu'à Pérouse. Qu'on relise la description qu'en a donnée G. Faure. Rien que des faits dramatiques. Le pathétique croît depuis ces « coupe-gorge où tout parle encore d'attaque et de défense » jusqu'à cette église Saint-Herculane aux murs hirsutes et crénelés qu'il fallut un jour, avant la messe, laver avec du vin, faute d'eau, pour en effacer les taches de sang. L'émotion est liée à la psychologie et à l'art. A la psychologie par ce qu'elle nous révèle du caractère des habitants, encore visible dans l'architecture locale : *Perugia turrita!* elle comptait plus de tours de défense que de maisons d'habitation. A l'art par le rappel du *Saint Georges* que Raphaël peignit à la ressemblance des Pérugins. On s'est battu à Sienne autant qu'à Pérouse; mais, si belliqueux qu'ils fussent, les Siennois ne cessèrent jamais de rire et de s'amuser. Encore aujourd'hui, « il est peu de villes d'Italie où il soit plus délicieux de flâner ». Lumière, bonheur de vivre, volupté rejoignent ici l'émon-

vante splendeur — cyprès à part — des jardins de Véronne, s'opposent à la rudesse de Pérouse, rappellent le thème dominant des *Heures d'Italie*, conforme au tempérament de G. Faure : l'histoire contribue à la joie de l'esprit. Elle donne une extraordinaire grandeur au paysage d'Ombrie, riche des plus étonnants témoignages de l'activité des siècles :

La chute du jour accroît encore la spiritualité de cette terre que Dante appela le jardin de la Péninsule, et Renan la Galilée de l'Italie.

Toute la page est à relire. En cet illustre pays les souvenirs s'accumulent : les yeux errent du Tibre au Clitumne, du Topino chanté par Dante à la Portioncule, du Trasimène aux murailles de Spolète où régna Lucrece Borgia. Les Pérugins y virent passer les cohortes étrusques et les légions romaines, les foules qui suivaient saint François et les armées des Papes et les soldats de Napoléon.

Vraiment il n'est nul pays au monde où le moindre pas soulève autant de poussière d'histoire.

Cette belle page se passe de commentaires. Rarement plus noble paysage fut mieux compris et plus justement composé.

Une fois ressentie l'intelligente beauté de l'Italie, G. Faure ne s'en détache plus. Dix volumes sont la suite naturelle de ces *Heures* dont nous avons dit le charme. Tous les âges y sont assemblés. Sous les oliviers de Sirmione il évoque Lesbie, et Cynthie sur les rives de l'Anio. Au pays de Virgile il décrit, texte en mains, le paysage des *Géorgiques*, puis celui de *l'Enéide*. Il suit Chateaubriand dans ses six pèlerinages. Avec Stendhal « compagnon d'Italie » il refait les promenades de celui qui voulut être le *Milanese*. Outre son Veneto de prédilection, il est particulièrement sensible à l'attrait des jardins de Rome et de la Sicile. Il en exprime la richesse pittoresque, sentimentale et morale. Il les oppose aux jardins français :

Les parcs de l'Île de France se développent en majesté et rendent une harmonie un peu froide et sévère. Les jardins de Rome, aux détours brusques, aux coins de soleil et d'ombre, saturés de senteurs fortes, conviennent aux cœurs tumultueux et passionnés.

Monreale, Taormine, Agrigente, Syracuse lui révèlent la Grande-Grèce. Il comprend les Grecs dans les ruines des monuments qu'ils y ont laissés et qui, par une progressive adaptation, ont fait corps avec l'histoire au point de devenir gréco-latins, méditerranéens, italiens, un portrait de la civilisation éternelle. D'où cette affirmation très juste :

L'art suprême n'est-il pas l'achèvement de la nature par l'homme? Ajouter de la beauté à la beauté de la terre : tour de force rarement réalisé.

Nulle époque ne le réalisa mieux que la Renaissance. Aussi G. Faure admire-t-il ces belles villas où tout concourt à l'élévation de l'âme. Villa Albani, villa Aldobrandini, villa Mondragone, villa d'Este, la plus belle de toutes, que de belles pages elles lui ont inspirées! *Octobre à Frascati* est une pure merveille :

Tout y a pris une beauté plus émouvante, celle que donne aux œuvres humaines la triple collaboration de l'art, de la nature et du temps.

Pour traduire tout cela il faudrait un musicien. G. Faure va jusque-là. N'est-il pas musicien, lui qui a pu écrire :

Rives de la Brenta, collines Euganéennes, si grande est pour moi la magie des mots que je me plaisais à vous évoquer rien que pour répéter les fluides syllabes de vos beaux noms!

Sous les pins de la villa Mattei il appelle à l'aide Respighi, le musicien des *Pins de Rome* :

Respighi a su rendre cette mystérieuse musique des arbres, faite, comme celle des eaux, d'harmonies si fugitives qu'elles

se décomposent au moment même où elles se forment. Ce chant des pins accompagne la rêverie mobile comme lui. Tout au long de ce bel après-midi de juin, il berça mes songes mélodieusement.

Après la nature, voici les écrivains. D'abord les voyageurs dont G. Faure est l'héritier, Montaigne, George Sand, Taine, Balzac, Musset, Mme de Staël, d'autres encore. Il les saisit partout où leur souvenir accroît le patrimoine intellectuel que l'Italie a légué au monde. Il dit :

Toujours nous émeuvent les lieux où vécut un grand homme lorsqu'ils servirent à façonner sa sensibilité.

Ces barrésiennes évocations ne sont pas seulement émouvantes par elles-mêmes. Elles prouvent la valeur éducatrice de l'Italie. Que d'étrangers elle a conquis qui ne purent plus se séparer d'elle! Byron, Shelley s'adouçissent au contact des monts Euganéens. Wagner, qui devait mourir à Venise, découvre aux environs de Naples le jardin magique de Klingsor et achève à Palerme les sublimes accords de *Parsifal*. G. Faure insiste sur le cas de Goethe à l'occasion de Palladio qui contribua à faire du romantique allemand un classique rhénan presque latin :

N'est-ce pas à lui-même que l'auteur de *Poésie et Vérité* pensait quand il disait de Palladio : Ses conceptions ont quelque chose de divin, comme la force créatrice d'un poète qui, de la vérité et du mensonge, tire une œuvre nouvelle dont l'existence empruntée nous ravit?

Après les voyageurs, les poètes italiens. G. Faure visite à Arquà la maison et le tombeau de Pétrarque. Qu'elle est saisissante cette place, avec ce simple sarcophage de marbre rouge soutenu par quatre colonnes! Plus saisissante encore est la maison du poète qui refusa pour elle les palais qu'on lui offrait à Florence et à Venise. Quelle joie d'imaginer là cet amant de la nature, cet humaniste « levé tôt, au milieu de la nuit, allumant sa lampe et travaillant jusqu'à l'aube »! Et de décrire sa mort, le

front penché sur un manuscrit de Virgile. La maison de Boccace, à Certaldo, attire pareillement G. Faure. Il montre cet écrivain tel qu'il fut, non pas libertin, mais « érudit, poète et assez digne citoyen ». Il rappelle comme, Pétrarque ne connaissant pas la *Divine Comédie*, Boccace, malgré sa déférence pour son ami, ne put s'empêcher de lui reprocher durement son indifférence et lui envoya un exemplaire de l'immortel poème pour qu'il ne pût l'ignorer plus longtemps. Ce qu'il retient de Carducci, dont il visite la maison à Bologne, c'est surtout la véhémence de ses strophes enflammées : « Oh ! aimez-vous au grand soleil... » Nous revenons par là au thème de la passion, qui est l'une des dominantes de G. Faure. Voici encore Gabriele d'Annunzio. G. Faure a visité sa patrie, Pescara, Villafranca al mare, San Vito, Guardia-grele, et la Maïella, tous séjours illustrés par le *Triomphe de la mort* et la *Fille de Jorio*. Il en profite pour exalter, avec les forces morales de l'Italie nouvelle, l'hôte célèbre du Vittoriale, romancier, poète et soldat. Mais en aucun cas l'enthousiasme de G. Faure ne s'est plus complètement exprimé qu'à l'égard du Tasse commémoré en 1918 à l'occasion de Jérusalem délivrée. *Le rossignol de Saint-Onuphre* est l'une de ses plus belles études. Tout y est examiné : la prison du Tasse à Ferrare, ses déceptions, ses derniers jours sur cette terrasse de Saint-Onuphre d'où, poète catholique, il contemplait le dôme de Saint-Ange; les romantiques pèlerinages de Chateaubriand, de Lamartine, de Léopardi, de Barrès, tous admirateurs de cette grande âme; la popularité du poète en Italie. La personnalité du Tasse en est accrue. Lorsqu'en 1849 il fut question d'envoyer à la fonderie les cloches de Saint-Onuphre pour en faire des canons, Garibaldi s'y opposa, disant : « Respect aux cloches qui sonnèrent pour l'agonie du Tasse ! » Voilà bien la poésie de l'Italie. Pour compenser la couronne que le Tasse ne put, après Pétrarque, recevoir au Capitole, G. Faure tresse autour de son souvenir ces hommages posthumes. La nature s'y associe. Au milieu de la cérémonie un rossignol emplît l'air de ses trilles : admirable coïnci-

dence dont l'étude est tout illuminée! Mais le vrai rossignol n'est-il pas le Tasse même, présent dans ces pages, et que déjà Goethe appelait ainsi?

Admirateur de l'Italie, G. Faure ne pouvait passer sous silence Rome nouvelle. Malgré son respect du passé il en a compris les récentes transformations :

Les cités ne sont pas, comme les objets d'art, achevées une fois pour toutes. Le rêve du Duce est devenu la plus vivante des réalités : la Rome d'aujourd'hui continue celle de César.

Ce rêve du Duce, comment le mieux comprendre qu'en expliquant par ses origines ce chef qui a refait une nation? G. Faure le cherche dans sa Romagne natale. Un consul de Rome y commença de dessécher des marais. César y franchit le Rubicon. Les condottieri y eurent des châteaux. Ce pays donna naissance à deux héros du Risorgimento.

Avec ces grands souvenirs ne peut-on composer la personnalité de Benito Mussolini?

Et de rappeler cette existence paysanne où l'étude et le rêve eurent autant de part que la vie physique. De Predappio l'adolescent contemplant les ruines moyenâgeuses de la Rocca delle Caminate. Ainsi, sans doute, s'explique le don de poésie inséparable chez le Duce de ses qualités d'orateur et d'homme d'action. G. Faure unit le tout en un symbole. La tour des Caminate est devenue un phare tricolore : « Si jadis elle servit de repère aux marins qui l'avaient baptisée *Il fuso d'Italia*, elle continue à jouer son rôle protecteur tout en désignant au voyageur le pays natal du Duce. » Mais comment ne pas rattacher le présent au passé que l'Italie mussolinienne perpétue? Tout près de Predappio est la vieille église de San Donato où Dante vint prier et qui recevait chaque année la visite de Carducci. Près de là, San Mauro est la patrie du poète Pascoli. Avant de quitter la Romagne, G. Faure fait une gerbe de toutes ces impressions et l'offre comme un hommage de son amour à l'Italie éternelle :

Tandis que je roule à toute allure sur la vieille route romaine dont les dalles subsistent sous le revêtement moderne, je repasse en imagination mes courses de la journée et je m'émerveille une fois de plus de l'inépuisable Italie où j'ai pu, en quelques heures, saluer le Duce en son village, César au bord du Rubicon, Pascoli dans sa maison natale, et Carducci, l'auteur des *Odes barbares*, dans une vieille église où Dante a prié.

L'inépuisable Italie : c'est bien le mot. A plusieurs reprises Gabriel Faure a paru se libérer de son charme. Il ne l'a pu et ne l'a certainement pas désiré. Dans le tableau prestigieux qu'il en a tracé, il a mis ses propres qualités d'érudition, de sensibilité, d'intelligence. Mais, pour si bien doué qu'il fût, il lui doit un progrès qu'il n'aurait pas réalisé sans elle. Elle l'a adouci, assoupli, humanisé : elle a contribué à le faire poète.

CHARLES TERRIN.